

JOURNAL DES DEMOISELLES ET COURRIER DES DAMES

PARIS 48, Rue VIVIENNE

MODES DE PARIS - CHRONIQUE BEAUX-ARTS

THÉÂTRE - ÉCONOMIE DOMESTIQUE

30 Août 1884

MODES

Un dernier écho des modes d'été — car il est bien probable que nous n'aurons plus l'occasion de parler des costumes légers, si capricieusement drapés et si jolis dans leur nuage de dentelle et de tulle. Ces charmantes étoffes souples et légères, diaphanes comme les ailes du papillon, ou changeantes comme la gorge des pigeons, se présentent mieux que les étoffes d'automne et d'hiver, aux coquets retroussés, aux draperies vaporeuses. Avant qu'elles ne soient chassées par les premiers brouillards de l'automne, décrivons quelques costumes élégants portés par les jeunes châtelaines d'Épouadon.

C'est d'abord un costume en mousseline rose pâle unie et mousseline à léger dessin noir. Jupe en taffetas rose, couverte par de nombreux et fins plissés rehaussés d'une blonde noire; la tunique à dessin est drapée en panier, avec un pouf court et très chiffonné; dessous, comme pour le soulever, des nœuds à pans en ruban de satin noir. Gentil corsage à basque, assorti à la tunique et très ouvert sur une blouse en blonde noir; la manche coquettement chiffonnée de dentelle et de ruban. Une blonde à la tunique et au bord de la basque.

Un autre très original est en mousseline à damiers écarus et rouges. La jupe bordée d'un galon rouge, plissée verticalement, est posée sur un dessous de soie



Costume en voile double uni et moucheté de chenille, pour jeune fille.

Costume en taffetas noir broché de grains de café.

De madame Hubler, 10, place Vendôme.

écru. Une draperie-tablier s'enlève à gauche et laisse voir comme un revers en Andrinople; derrière une cascade de poufs. Une veste en Andrinople s'agrafe à l'encolure, et toute courte, dégage une chemisette Louis XIII en batiste écru. Cette combinaison d'étoffes

et cette façon charmante composent une délicieuse toilette de campagne, qu'achève on ne peut mieux une capeline en dentelle couverte de mûres.

Celui-ci est en batiste blanche à rayures satinées. Jupe couverte entièrement de plis rabattus sur une haute dentelle; polonaise relevée en paniers, froncée à la Vierge; une ceinture à nœud-bébé en velours pervenche.

En prévision des soirées fraîches, ces jeunes femmes se sont fait organiser des jersey d'un nouveau genre, très gracieux, qu'elles doivent porter sur toute espèce de jupe. Le fin tissu grenat d'un ton très foncé forme une veste collante, fermée, à la taille, par trois boutons anciens sur une chemisette-blouse en foulard Pompadour, fond crème; la manche collante, simplement liserée.

Pour le temps pluvieux un costume en cachemire gris-acier a, comme disent les mondaines, une façon à genre qui n'a rien que de très comme il faut. Jupe plissée de trois plis fins séparés de loin en loin par un pli triple, et draperie-tablier relevée par des plis contrariés; des pans-pouf complètent un très gracieux ensemble. La veste en cachemire ajustée au dos; le devant, un peu vague, se fixe, par de grands boutons en acier, de chaque côté d'un bouffant Louis XIII en surah gris.

Un très coquet chapeau accompagne ce costume. La petite forme gondolée est couverte de mignonnes ailes d'oiseaux des Iles, dont les bouts se rencontrent sur le milieu du fond, le contour est bordé d'un velours grenat; sur le sommet, un groupe d'oiseaux en colère, plumes hérissées et bec ouvert.

Passons des costumes aux fantaisies, et signalons de charmants mouchoirs en linon avec une vignette mauve, rose ou bleue, disposée en dents aiguës; à un centimètre, suivant le contour de ces dents, un feston en coton de couleur à petites dents de scie; d'autres sont en linon à mille raies, moins l'ourlet qui est soit de couleur, soit blanc.

Ces petites recherches du mouchoir donnent à la toilette, en général, un air soigné qui plaît. Un nœud, un bout de dentelle capricieusement chiffonné, une fleur bien posée, un rien gracieux accuse dans le costume un goût personnel qui a son mérite.

Comme disposition de fleurs, citons une aigrette d'églantines roses, s'élançant d'un groupe de colibris; une touffe de capucine avec des traines de boutons grimpantes; une rose, la France, se dégageant d'un léger buisson de bruyères de Fontainebleau; un fouillis de pervenches, et dessus, des scarabées brillant de

mille couleurs, des azalées, mélangées et panachées, en touffe et sans feuillage. Toutes ces fleurs admirablement montées sont prêtes à poser sur le chapeau, elles le rafraîchiront et en feront un chapeau quasi neuf.

La mode du soulier fait que les bas comptent beaucoup dans la toilette. Avec le soulier découvert, le bas de soie ou de fil d'Écosse est brodé ou à jours; il peut être uni avec un semé au plumetis, mais toujours de couleur. S'il est très fin, il peut être uni. Le bas à mille raies et chiné se porte avec le soulier couvert, les coins brodés. Quant au bas blanc on ne le porte plus qu'en soirée et encore faut-il que le costume soit d'étoffe claire. Il est si fin, si complètement à jours qu'il semble une dentelle posée sur le pied. Quelquefois on met un bas pour faire transparent. Nous avons vu des bas entièrement à jours, moins le dessous du pied; ils se font en fil d'Écosse assez fort et se portent journellement.

CORALIE L.

TAPISSIER-DÉCORATEUR

M. Emile Bessonneau, ex-coupeur de la maison Krieger, 19, 21, rue de Charenton.

Excellente maison d'ameublement, dirigée avec un goût parfait. M. E. Bessonneau est un artiste qui sait allier aux divers styles, un confortable dont notre époque abuse peut-être un peu. L'entente des couleurs et la combinaison des étoffes sont, aujourd'hui, l'objet d'études sérieuses; car d'elles dépendra l'harmonie d'une pièce.

Le succès des tentures et des ameublements organisés par M. Bessonneau est dû à cette entente parfaite des étoffes et des dessins qui conviennent à telle ou telle disposition; car tous ne se prêtent pas également aux draperies dont les fenêtres, les lits et les portières sont si joliment ornés.

M. Bessonneau se charge de l'installation complète d'un appartement. Il enverra des devis détaillés, le prix des façons, et sur plans organisera tout un ensemble; si l'installation l'exige, il se rendra sur les lieux. Tous les renseignements nécessaires seront envoyés avec des dessins de fantaisies à la mode: chaises, tabourets, écrans, cheminées draperies, paravents, etc. Quant aux prix, nulle part nous n'en avons trouvé de plus raisonnables. Nous prions notre abonnée de la Capelle de vouloir bien accepter ces renseignements en attendant la réponse à son aimable lettre. Le mois prochain nous ferons paraître des dessins de fenêtres drapées et à bandeaux Louis XIII.

C. L.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 73 et 75)

Costume en voile double bleu uni et voile moucheté de chenille. — Jupe en taffetas, au bas un volant monté à plis creux; elle est couverte par une jupe en voile double uni ornée de trois plis rabattus l'un sur l'autre et plissée verticalement de larges plis couchés. Une draperie en voile moucheté, se drape sur le tablier de plis réguliers et retombe derrière en coques et pans. Le corsage-veste en

voile moucheté, largement ouvert sur une chemisette-blouse en voile uni, est maintenu à la taille par deux pattes-ceinture croisées dans une boucle. A la manche un parement en voile uni.

Costume en taffetas noir broché de grains de café. — Jupe en taffetas uni garnie de trois volants brochés très finement plissés; une tunique est relevée sur le côté par



B c

4483

Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne, 48.

Coiffures de *M^{me}* BRÉANT CASTEL, 6, r. Gluck - Chapeaux de *M^{me}* BOUCHERIE, 16, r. du Vieux Colombier.
Parfumerie de la *M^{me}* GUERLAIN, 15, r. de la Paix - Supens Cournares de *M^{me}* BORDEREAU, 32, r. du Pontier.

deux rangs de fronces. Le poul est arrondi, avec des pans-écharpe. Corsage à basque; au contour, deux plissés qui remontent devant et couronnent l'encolure. Mêmes plissés à la manche ronde.

Costume en gaze blanche à rayures satinées pour jeune fille. — Sous-jupe en taffetas; au bas deux plissés. Deux grands bouillonnés recouvrent complètement la jupe qui

est drapée d'une tunique disposée de côté en un seul panier rehaussé de dentelle: cette dentelle, du côté opposé, suit le contour de la basque jusqu'au poul sur lequel elle forme une spirale fournie. Le corsage en taffetas avec une berthe ronde faite de petits bouillons et de dentelle. Un jockey bouillonné pour manche.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4483

COSTUMES DE PROMENADE

Costume en voile cham-pignon et soie brochée de pavés marrons de plusieurs tons. — Sous-jupe en taffetas garnie d'un plissé en voile, sur lequel retombent les dents de scie d'un plissé de vingt centimètres de hauteur. Au-dessus de cette garniture, pour le tablier, une draperie en voile, coupée à droite par un panneau en soie; ce panneau est cerné du côté du poul, par une quille plissée, dentelée au bord inférieur, et sur le haut de laquelle passe la partie supérieure de la draperie que l'on a coupée pour poser le panneau en soie. Un nœud en soie près du poul pour arrêter les plis du relevé. Corsage incroyable, boutonné sous un jabot de dentelle qui joue sur un seul grand revers en soie. Deux pointes-gilet en soie dépassent la taille et dessus s'enfuit la basque du corsage. Derrière, basque plissée. Col montant en soie; à la manche une dentelle et un nœud. — Bas de fil d'Ecosse bleu. — Soulier en chevreau. — Gant de Suède. — Chapeau en paille mordorée garni d'ottoman et d'un flot de coques retombant.

Costume en voile rouille et dentelle de Saxe. — Jupe



Costume en gaze blanche à rayures satinées.

en taffetas, au bas un volant de dentelle monté, sur un plissé en voile, par de larges plis plats. Au-dessus, pour le tablier seulement, un plissé en voile rehaussé d'une dentelle, s'ouvre en éventail et rejoint à droite un panneau en voile, plissé de chaque côté d'un large pli creux, dont le milieu est orné de motifs en perles et chenille rouille. Le bas des deux parties plissées qui sont rehaussées de dentelle remonte à gauche en formant un demi éventail. Le côté opposé est couvert par la grande draperie tablier qui décrit, à droite, un angle un peu fuyant, et une mignonne draperie au-dessus du panneau; dentelle au contour. Poul enlevé. Corsage à basque, une dentelle au bord et devant une chemisette en dentelle cernée à gauche d'une dentelle qui descend, à partir de la poitrine, en spirale fournie; motifs en perles irrégulièrement posés. Draperie et même motif à la manche terminée par une dentelle. — Chapeau en paille beige drapé d'ottoman retenu par une touffe d'azalées. — Gants de Suède. — Bas de fil d'Ecosse rouille. — Souliers vernis.

EXPLICATION DU SUPPLÉMENT DE TRAVAUX

Grand col et manchette pour enfant, en application de batiste sur tulle. — Les feuilles sont entourées d'un cordonnet ou d'un feston; de même pour les petites feuilles intérieures. Le tout brodé, on découpe la batiste. Le tulle assez gros, un tulle gros moyen ferait bien.

Bavoir aux points de chaînette et de fantaisie. — Peut se broder en coton de couleur.

Bavoir corsage, avec encadrement de broderie Riche-lieu.

Monogramme au plumetis, pour service de table.

Initiales pour mouchoir, point sablé et plumetis.

Deux carrés pour tapis, à broder au point de croix et en coton de couleur: Chamois, crème et rouge, sur satinette marine; crème, marron, bleu sur satinette rouge. On disposera facilement les couleurs. Les motifs alternés de deux couleurs, la bordure d'une seule. Pour broder on appliquera sur la satinette un carré de canevas plus ou moins gros suivant la dimension que l'on voudra donner au tapis. L'ouvrage terminé on coupera le canevas intérieurement, puis on tirera les fils.

CAUSERIE

DE GÉRARDMER À PARIS



VEZ-VOUS jamais été, chères lectrices, soumises à cette épreuve : une visite de provinciaux en plein été? Vous êtes-vous jamais vues contraintes de recevoir à Paris et d'amuser de votre mieux des amies, d'ailleurs charmantes, dont le seul

tort était de tomber chez vous en temps inopportun?

Les miennes arrivaient la semaine dernière de Gérardmer, l'un des rares lieux du monde où l'on ait frais en toute saison, une station de bains qui ne s'est ressentie cet été ni du choléra, ni de la chaleur, par la raison excellente qu'elle n'est pas sur la ligne lugubrement nommée P. L. M. et que ses eaux, de belles eaux claires, des eaux de lac sans aucune propriété particulière, sont adorablement froides.

Mes amies m'avaient écrit d'abord du grand chalet-hôtel qu'elles habitaient devant cette nappe vive si peu semblable au lac d'Enghien, dont, par parenthèse, tous les poissons sont morts à la fois, empoisonnant l'air de leurs cadavres flottants :

« Venez, vous vous plairez ici comme autrefois ; c'est toujours la même vie patriarcale, la même simplicité d'idylle, bien qu'à l'hôtel des garçons en habit noir, genre *Kellner*, aient remplacé les jolies servantes Alsaciennes. De notre balcon de bois découpé, nos regards embrassent le vaste bassin au fond duquel le lac étend son cristal. Des vaches paissent un gazon bien vert dans les vallées qui entrecoupent la forêt, si pittoresquement plantée sur ces ballons qui se gonflent les uns au-dessus des autres. Nous avons fait une excursion au saut du Bouchot où trois cascades s'engouffrent abondantes dans une même gorge; une autre au Saut des Cuves ainsi nommé apparemment parce que les rochers qui le forment ressemblent à trois billes de billard sur l'enseigne d'un cabaretier; nous sommes allées en pèlerinage à la Vierge miraculeuse qui, rivale de Sainte-Odile, guérit les maux d'yeux; nous sommes allées en pique-nique à la pierre plate, où Charlemagne et sa suite se sont attablés avant nous. Les douches, pluie ou lance, procurent à ceux qui les reçoivent un besoin de locomotion, un appétit féroce. Et pas de toilette... pas plus qu'au temps où vous adoriez l'Alsace. On parcourt cette belle nature en grosses bottes, un manteau sur le bras, un bâton ferré à la main, et sans transpirer, entendez-vous, sans transpirer. Venez donc nous rejoindre. »

Certes j'étais tentée, ce mot sans transpirer me séduisait plus que tout le reste, et puis songez-y donc, de la verdure verte, quand on ne voit plus autour de soi que du tabac en fait de gazon et des feuilles rous-

sies comme en automne. De la verdure, un bruit de cascades! Cette pastorale à la glace digne de Gessner m'attirait, je rêvais de passer le mois d'août sous les vieux hêtres et les sapins noirs derrière lesquels se cachent à la file Gérardmer, Longemer et Retourner, ce dernier si bien perdu en plein désert qu'il implique, en effet, la fin du monde, et semble donner l'ordre au voyageur téméraire de retourner sur ses pas.

Savez-vous ce qui m'a brusquement arrêtée dans mon élan?...

Hélas! justement mon vieil amour pour notre Alsace française, la pensée que la Schlucht, ce Rigi des Vosges est aujourd'hui devenue allemande.

Je me rappelle encore l'impression de colère que j'ai ressentie en 1868, lorsque sur le livre des voyageurs au Chalet Hartmann, si renommé pour ses écrevisses, j'ai lu, rédigée en français très correct, éloquent même, mais surtout insolent, une menace, un serment de conquête signé « Un officier Prussien », et aujourd'hui la conquête est faite, et les baigneurs de Gérardmer continuent d'aller, entre deux douches, manger des huîtres à ce même Chalet Hartmann. Je ne serai pas avec eux. Plutôt mourir rôtie ou grillée à Paris.

La vertu est rarement récompensée, s'appelât-elle patriotisme. Mes amies, désolées de mon refus, vinrent vers moi, puisque je ne voulais pas aller vers elles; je les vis débarquer un matin chargées des produits de Remiremont, cette gentille ville dont le nom seul évoque un parfum de nonettes glacées, de pâtés de truites, de kirchenwasser, de fins fromages et d'élégantes abbesses. Elles n'étaient jamais venues à Paris l'été, les chères femmes et naturellement elles le trouvèrent affreux. Au Bois de Boulogne, c'étaient des cris :

« Mais voyez donc!... quel désert.... pas une seule voiture de maître entre six et sept heures.... pas un cavalier, des fiacres archi-pleins de figures abominables... oh! cette République!... »

J'avais beau leur faire observer que la République n'était pour rien dans les brûlantes fureurs de la température aggravées par le choléra; elles n'en voulaient pas démordre...

La vue du Diderot, provisoirement installé sur la place Saint-Germain-des-Prés, les jeta dans des convulsions :

« Une statue autour de laquelle on ne peut tourner, qui offre par derrière, à droite, à gauche, des aspects ridicules! Qu'est-ce que vous en voyez de cette statue?... Un fauteuil! Et d'une certaine distance il faut regarder bien attentivement pour reconnaître un homme qui se tord dans une attitude qui donnerait facilement lieu aux plus étranges interprétations.

— Comment voulez-vous, disait la plus âgée de mes provinciales, comment voulez-vous que je croie qu'un

homme, fut-il athée, qui était admis dans l'intimité d'une grande souveraine comme Catherine II, ait eu aussi mauvaise tenue? Mais les républicains d'aujourd'hui croient qu'on ne peut être ami de la liberté qu'en se croisant les jambes et en mettant les coudes sur la table. J'ai bien envie de leur dire, du reste, que ce philosophe auquel ils n'élèvent des statues que parce qu'il a parlé à table d'étrangler les rois avec les entrailles du prêtre, se faisait lire la Bible par sa fille dans sa vieillesse.

— Il est certain, lui répondis-je assez inquiète de son franc parler, — elle est sourde et crie très fort, — il est certain que j'aime mieux le Diderot en gilet de satin des *Encyclopédistes* de Meissonnier. »

Nous nous dirigeons cependant vers l'église de Sainte-Geneviève laquelle, à en croire mes amies, sera toujours le Panthéon, quoiqu'on fasse, sous un régime qui permet que l'on mette des nudités sur les murs d'une église. M. Puvis de Chavannes avait illustré l'enfance de la patronne de Paris, dans un véritable esprit chrétien; la fresque de M. Cabanel, moins intéressante et moins originale ne manquait pas de dignité; mais voilà que maintenant Jean-Paul Laurens, sous prétexte qu'il connaît mieux que personne les temps Mérovingiens, placé parmi la foule qui se presse autour du lit de mort de la Sainte, un très haut personnage à en juger par le bandeau de perles qui ceint sa tête grise, appuyé sur une blonde effrontée aux trois quarts nue! Beaucoup de talent du reste, cela va s'en dire, mais Sainte-Geneviève mourante avait-elle cette apparence de vieille paysanne? C'est la vue d'un cadavre de vieille paysanne, dont le visage décharné frappa son imagination à jamais, lorsqu'il était encore tout jeune, qui fit, on le sait, de M. Laurens, le peintre attitré de la mort; M. Ferdinand Fabre nous l'a conté dans un ouvrage curieux qui a le tort de n'être tout à fait ni une biographie, ni un roman; pourtant il nous semble que toutes les vieilles ne peuvent prendre le même masque.

Celle de cette auguste Geneviève, née bergère sans doute, mais devenue depuis l'objet de la vénération publique, consultée dans toutes les affaires importantes, capable d'approvisionner Paris à ses frais pendant un blocus, en relations avec les princes de son temps; cette vieillesse éclairée jusqu'au bout par la plus haute intelligence, entourée d'une auréole de gloire autant que de sainteté, devait avoir un autre caractère.

Pour réconcilier mes amies avec les choses de leur temps je les conduis au Palais de l'Industrie où a lieu la huitième exposition de l'Union centrale des Arts Décoratifs. Malheureusement, cette exposition si intéressante chaque année et consacrée aujourd'hui à la pierre, au bois de construction, à la terre et au verre, n'est pas encore complètement organisée; j'y reviendrai plus d'une fois à votre intention, chères lectrices.

Seule, la jolie salle consacrée aux produits forestiers qui les ramènent aux forêts de l'Est, trouvent grâce devant les exigeantes visiteuses auxquelles je sers de guide. Avec quel art sont groupés les différentes espèces de bois, tous les échantillons d'industrie forestière, les herbiers prêtés par l'Ecole de Nancy, les projets, en relief, de boisements de dunes ou de landes! Tout le joli décor que nous avons admiré déjà dans le chalet

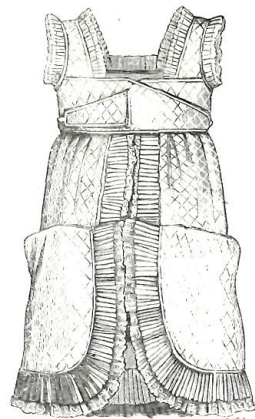
qui lui était consacré au Trocadéro, lors de l'Exposition Universelle. Un garde en uniforme veille sur ce Musée plein de senteurs agrestes qui vous donnent envie de fuir à la recherche des ombrages.

Les curieux qui peuvent être à Paris en ce moment, n'ayant pas encore pris l'habitude d'un chemin où ils se presseront à la fin de l'automne comme des moutons de Panurge qu'ils sont, j'examine tout à mon aise trois salles consacrées à l'admirable exposition de Sèvres, depuis le temps où Sèvres était Vincennes jusqu'à nos jours; et ici la République a sa revanche contre mes compagnes: notre grande manufacture nationale a fait des progrès depuis dix ans. Outre les reproductions de cet art merveilleux du XVIII^e siècle qui sont fidèles au point que le plus fin connaisseur confondrait le modèle et l'imitation, outre les résurrections de pâte tendre devant lesquelles se pâmeraient les belles dames du temps de Louis XVI, il y a des innovations exquises, des effets de jaspes et de pierre précieuse obtenus par telle ou telle cuisson, des formes et des peintures qui réduisent au rang de simples horreurs, tout ce qu'ont produit les règnes de Louis-Philippe et de Napoléon III, sans parler de la Restauration qui ne le cède sous le rapport de l'absence complète de goût artistique qu'au second empire; le premier empire du moins avait quelques traditions grandioses empruntées à l'antique. Mais c'est la République actuelle qui aura donné à Sèvres sa plus belle impulsion. Si vous voulez vous en assurer, entrez dans le petit salon éclairé à la lumière électrique qui fait briller certaines teintes inédites, des roses, par exemple, un peu trop mourantes peut-être au jour et qui, sous cette clarté détrônent le rose Pompadour.

Mes compagnes consentent à admirer, tout en défiant la manufacture nationale de retrouver jamais, quels que soient d'ailleurs les progrès de la chimie, ce fameux bleu de la manufacture royale, qui, comme on le sait, a été perdu.

Il faudra bien pourtant qu'elles prennent leur parti des républiques, en fin de compte. Le hasard veut que l'on donne ce soir *Guillaume Tell* à l'Opéra où naturellement elles veulent aller; la musique de Rossini les aidera à excuser le soulèvement libérateur de l'Helvétie. C'est la première fois que je vais à l'Opéra au mois d'août, et l'épreuve étant passée, je ne suis pas fâchée d'avoir vu sous cet aspect notre premier théâtre lyrique. L'orchestre est-il donc envahi par des Chinois que les hommes en si grand nombre y jouent de l'éventail? Au buffet quelques pseudo-Yankeés, coiffés de feutres mous, dégustent au bout d'une paille des sherry-cobbers; sur la scène, Melchissédéch tire sa flèche avec mollesse; Hedwige, renonce dans la crainte de s'échauffer, à couvrir Jemmy de son corps pour le défendre. Escalais a toujours, quelque temps qu'il fasse, l'entrain et la figure de ces poupées de chiffon qu'on vend en Angleterre, mais sa voix est malgré tout charmante à certains moments. Un couple de rossignols, lui et sa femme (mademoiselle Lureau), dans l'incomparable second acte; mais la passion ne les emporte ni l'un ni l'autre jusqu'à faire un geste ou un pas qui puisse provoquer la transpiration, ... cette transpiration funeste aux charmes des danseuses, toutes blafardes et languissantes. Elles valsent pourtant les pauvres petites, elles valsent à faire pitié; de

(La suite à la page 80)



N° 1. Cache-maillot en piqué.

N° 1. Cache-maillot en piqué

Ouvert derrière, fermé à la taille par une ceinture croisée au dos et nouée devant. Au contour une dentelle plissée, couverte aux trois quarts par un plissé de mousseline. Même garniture plus petite, à l'entournure et au décolleté.



N° 2. Robe en broderie Richelieu posée sur un dessous en faille rosée.

Le corsage, cotés et



N° 3. Robe de dessous en flanelle.

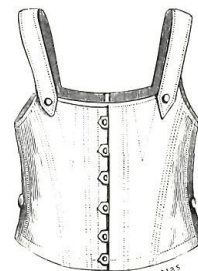
dos, en mousseline plissée; plastron en broderie Richelieu, de même que la jupe qui est montée par des fronces. Autour de la taille, ruban en ottoman torsadé, flot de côté, d'autres plus petits sur les épaules.

N° 3. Robe de dessous en flanelle.

Le bord inférieur festonné en soie blanche. Autour de la manche et de



N° 4. Douillette en flanelle soutachée.



N° 5. Culotte en nanzouck, pour baby.

l'encolure, petit biais fixé par des piqures.

N° 4. Douillette en flanelle soutachée.

La pélerine montée par des plis plats. Devant une agrafe artistique, à une ceinture double à la taille.

N° 5. Robe longue en nanzouck.



N° 6. Chemise en batiste boutonnée sur l'épaule.

Corsage composé de bouillons séparés par des entre-deux en broderie anglaise; un volant brodé autour de l'encolure décolletée. A la manche ronde, un parement rabattu rehaussé d'une bande brodée. La jupe montée par des fronces est garnie d'un volant brodé surmonté d'un bouillon et d'un entre-deux, celui-ci monté par un point anglais.

N° 6. Chemise en batiste.

A l'encolure arrondie, une bande festonnée et brodée, montée par un point anglais. Cette broderie tourne autour de la manche qui est ouverte et boutonnée sur l'épaule.

N° 7. Corset-brassière pour enfant de deux ans.

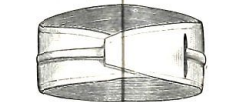
Fermé par des

LAYETTE

de la
MAISON LECKER ET GENEVOY
Rue de Rohan, 3, Paris.



N° 8. Ceinture en flanelle pour baby (vue de face et de dos).



N° 10. Brassière en flanelle.



N° 11. Culotte en nanzouck.

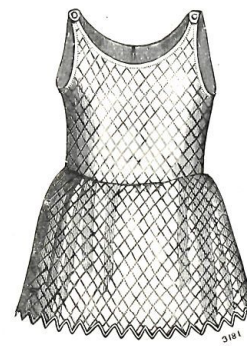
paties boutonnées; des piqures maintiennent la doublure.

N° 8. Ceinture en flanelle pour baby (vue de face et de dos).

Doublée de flanelle; se croise derrière en passant le ruban cousu à l'une des extrémités dans la grande boutonnière faite du côté opposé. Un ruban cache la couture qui réunit les deux côtés de la ceinture, et sous ce ruban passent les attaches.

N° 9. Corset-brassière, pour baby.

L'étoffe plissée est piquée au devant et au dos, le devant est coupé par deux bandes posées en biais de l'épaulette au bord inférieur.



N° 12. Juppon pour enfant de deux ans et plus.



N° 13. Fichu en mousseline, pour baby.



N° 14. Robe de dessous en piqué.

N° 10. Brassière en flanelle.

L'encolure et la manche longue festonnées en soie blanche, avec un pois brodé dans chaque écaille.

N° 11. Culotte en nanzouck.

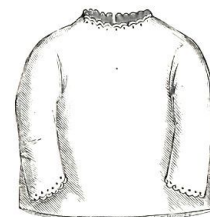
Boutonnée devant; garnie d'une broderie disposée en volant.

N° 12. Juppon pour enfant de deux ans et plus.

Ce jupon en nanzouck est rehaussé d'un volant brodé et festonné en coton rouge, au dessus, pour les lés de derrière, deux volants ourlés. Le jupon est monté à une large ceinture boutonnée.

N° 13. Fichu en mousseline, pour baby.

La forme est arrondie et réversible; au



N° 14. Robe de dessous en piqué.



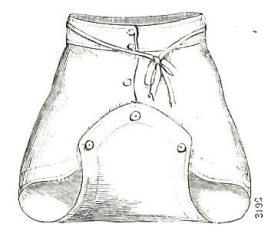
N° 15. Culotte en flanelle pour baby.

contour un rang de dentelle, un autre surmonté de deux entre-deux brodés à la partie rabattue.

N° 14. Robe de dessous en piqué.

Jupe festonnée en coton bleu. Le corsage décolleté et le dessus de l'épaule boutonné. A l'entournure et au décolleté un bord blanc fixé par des piqures.

N° 15. Culotte en flanelle pour baby.



N° 16. Culotte en flanelle pour baby.

toute l'armée elles seules et le brave orchestre donnent avec une vigueur relative.

A peine leur en sait-on gré, à peine s'en aperçoit-on : regarder, écouter, applaudir, cela donne chaud ; un brouillard obscurcit le verre des lorgnettes. Bref, la

place la plus recherchée m'a paru être le grand balcon dominant l'un des jolis points de vue de Paris nocturne. Je propose qu'une administration prévoyante y fasse disposer des chaises et passer des plateaux.

T. B.

LA DUCHESSE DE CHATELLERAULT

(SUITE)



H ! combien je crois, moi, qu'il serait heureux de revendiquer les droits que vous lui reprochez de laisser dormir ! Mais, puisque vous pensez qu'il lui faille des séductions, que n'allez-vous le séduire ?

— Et que dirait ma tante ?

N'entends-tu pas, d'ici, l'énumération de mes dignités et celle de tous mes aïeux, se levant pour crier à la dérogation. Et puis, quand il ne m'a pas encore avouée comme sa femme, à quel titre me présenterai-je ?

— Que serait-il besoin de titres ? N'avez-vous pas votre tante de Laval qui vous recevrait, trop heureuse de vous produire ?

— Ah ! Jacqueline ! s'écria la jeune femme en sautant au cou de son amie, tu m'ouvres des horizons nouveaux. Mais, toi-même, que ferais-tu si je parlais ? Comment te laisser ? Ou comment t'arracher aux charmes de la Roche-Bernard ? Tu rougis. Laisse-moi donc lire aussi dans ton cœur, et y chercher pourquoi tu refuses tous les prétendants, toi qui pourrais choisir et qu'on n'a pas liée comme moi.

— Chère Diane, ma vie a-t-elle des secrets pour vous ? Je suis heureuse, ici ! que voudriez-vous me souhaiter ?

— Eh bien ! prépare ta vue à soutenir l'aspect d'un monde nouveau, dans le cas où tes conseils me pousseraient à Versailles. Mais, en attendant, dévoue-toi pour quelques instants, à ma tante ; car, malgré ses appels réitérés, je vais rentrer chez moi. Ecoute religieusement l'histoire du noble chapitre de Remiremont, ou les exploits de mes ancêtres. Et ne lui laisse pas supposer que leur timide descendante rêve de s'affranchir de toute la sagesse dont on l'abreuve. »

Puis, terminant l'entretien par un frais éclat de rire, la jeune duchesse de Châtellerault laissa son amie rejoindre seule le salon où les attendait madame la chanoinesse de Villandry. Elle retourna lentement vers le château, absorbée par les mille idées que sa compagne avait fait naître dans son imagination ; mais elle se sentait prête à accepter tout projet lui offrant le moyen de mettre fin à l'explicable situation qu'elle subissait. Elle regagna enfin ses appartements, traversant tout un monde de domestiques, avec cet air de reine que n'effaçaient pas les témoignages de bienveillance qu'elle savait prodiguer, avec une rare bonté, à ces modestes témoins de sa jeune vie.

IV

Quelques heures plus tard, les hôtes de la Roche-Bernard se trouvaient réunis dans un salon du château. Une vaste cheminée leur envoyait les reflets d'un feu clair ; de grands flambeaux, à plusieurs branches, éclairaient cette pièce. Les murs disparaissaient sous les nombreux tableaux, représentant des faits puisés dans les annales de la maison. Il s'y trouvait aussi quelques portraits, lesquels devaient prendre place, plus tard, dans la galerie contenant la collection des seigneurs et nobles dames de la Roche-Bernard. On y voyait la fille de Frédéric III, roi d'Aragon et de Naples, dont l'alliance, avec un Laval, avait apporté plus d'un titre à cette grande famille, titre que la chanoinesse ne se lassait pas de rapeler.

Madame la chanoinesse de Villandry, dont il nous faut bien dire un mot, était venue habiter le château à la mort du marquis de la Roche-Bernard, son frère. Quoiqu'elle possédât d'incontestables qualités, son esprit, mal équilibré, la laissait à la merci d'une imagination qui s'était nourrie de romans de chevalerie et repaissée des grandeurs de sa maison. Aussi le jugement était-il parfois absent des questions qu'elle était chargée de résoudre ; et son âge servait à peine de contre-poids à la jeunesse de madame de Châtellerault.

Solennelle, majestueuse et presque toujours ridicule, elle avait tenté d'introduire au château un cérémonial outré. Il avait eu pour résultat, d'exciter sa nièce à s'affranchir de la contrainte qu'on voulait lui imposer. Souvent aussi, la jeune femme s'en dédommageait par des boutades auxquelles la pauvre chanoinesse ne pouvait s'habituer. Elle s'éloignait alors, secouant, en forme de protestation, sa noble tête, d'où s'échappait un nuage de poudre, que sa nièce comparait malicieusement à la nuée voilant une antique déesse.

L'abbé de Vineuil, depuis de longues années, aumônier du château, s'était trouvé l'adversaire né de madame de Villandry. Il avait été le plus sérieux des professeurs de la jeune duchesse, qu'il avait vue naître et dont il adorait les qualités et l'esprit. Il lui savait gré aussi de ne pas s'être laissé gâter par les adula-

tions et les théories de sa tante, quoi qu'il ne manquât pas de les battre en brèche, chaque fois que l'occasion s'en présentait. Et c'était souvent.

Se voyant incomprise, madame de Villandry s'était retournée vers l'amie de sa nièce, mademoiselle Jacqueline de Breuilly. Celle-ci avait été élevée au château, depuis la perte de son père, compagnon d'armes du marquis de la Roche-Bernard. La nature calme et sérieuse de la jeune fille se prêtait docilement aux manies de la chanoinesse, qu'elle savait leurrer d'espérance, en lui faisant envisager l'avenir comme devant amener l'accomplissement de son plan de réformes.

Dans ce rôle, qu'elle jouait avec une rare prudence, elle était appelée à rétablir la bonne harmonie, parfois troublée, entre la tante et la nièce. Ses innocentes ruses trouvaient d'ailleurs un complice dans un jeune homme, admirateur passionné de ses yeux noirs : M. Olivier de Kergan, cousin de la duchesse.

Ce soir-là, madame de Villandry, majestueusement assise devant un échiquier, avait pour vis-à-vis l'abbé de Vineuil, joueur émérite, mais qui oubliait trop souvent les égards dus à un adversaire malheureux.

A l'angle de la cheminée, madame de Châtellerauld rêvait, sa belle tête renversée sur le dossier de son siège. Ses yeux nageaient dans le vague et ses mains fines et transparentes jouaient négligemment avec ses bagues. Elle n'accordait qu'une attention distraite au manège d'Olivier de Kergan, dont les allures étaient surveillées à la dérobée par Jacqueline, assise un peu plus loin à une table de travail et paraissant, néanmoins, fort absorbée par sa tapisserie.

« Ma nièce, cria madame de Villandry, au moment où un échec, donné par son impitoyable adversaire, lui inspirait l'envie de s'en prendre à quelqu'un ; au lieu de rêver creux, vous feriez mieux de venir chercher une leçon près de nous. Car, sans nul doute, M. le duc de Châtellerauld sera fort aise de vous connaître un talent qui l'aiderait à passer ses longues soirées à la Roche-Bernard.

— Oh ! ma tante, répondit languissamment la jeune femme, soyez tranquille. M. le duc m'a déjà fait échec et mat. Il ne trouvera pas mauvais que je ne sois pas de sa force, et je crois qu'il a pris ses mesures pour abrégé les longues soirées dont vous parlez.

— Quelle opinion vous faites-vous donc, madame la duchesse, de M. le duc de Châtellerauld ?

— Aucune, madame, qui puisse lui faire le moindre tort dans votre esprit. Je suis convaincue qu'il a autant de qualités que de quartiers de noblesse, et je ne lui reproche que de ne pas s'être fait chevalier de Malte.

— Ignorez-vous, jeune folle, que les chevaliers de Malte doivent encore, après avoir fourni toutes les preuves d'une généalogie sans tache, faire vœu de célibat ?

— Eh bien ! ma tante, dans ce cas, ils épouseront des chanoineses. »

Cette réponse, faite tout bas, pour les oreilles de Jacqueline, provoqua un éclat de rire qui s'éteignit, devant la mine lugubre de M. de Kergan.

« Mon pauvre cousin, dit la jeune femme, est-ce que cette conversation réveillerait en vous de pénibles souvenirs ? Y aurait-il, de par le monde, quelque

chanoinesse, objet de vos regrets ? Et rêvez-vous de lui consacrer l'amour éthéré d'un chevalier de Malte ?

— Madame, répondit le jeune homme galamment, un seul regard de vos beaux yeux, chasserait toutes les idées noires des plus malheureux chevaliers.

— Eh ! monsieur ! qu'ont à faire mes beaux yeux dans leurs joies ? Oubliez-vous qu'ils font partie du domaine de la Roche-Bernard, et que le tout a été donné à M. le duc de Châtellerauld, par contrat signé du roi ?

— M. le duc ne paraît pas pressé de le ratifier, ce contrat, s'il faut en croire les bruits venus jusqu'ici.

— Qu'est-ce à croire ? demanda la duchesse d'un air hautain en se relevant. Est-ce que les hôtes du duc se feraient l'écho de calomnies qui devraient au moins s'éteindre devant les murs de son foyer ?

— Ah ! madame ! pardonnez-moi, s'écria vivement M. de Kergan, en voyant glisser deux larmes sur le visage de la duchesse. Pardonnez-moi de vous avoir blessée, en répétant ce qui se murmure plus loin. Mais je croyais de mon devoir de vous avertir, au risque même de vous déplaire.

— Mon cousin, merci alors. Et, service pour service, continua-t-elle, en reprenant l'offensive avec une gaieté malicieuse qui surnageait toujours chez elle, à toutes les émotions. Dites-moi *jusques, à quand* votre amour pour Jacqueline se consumera en soupirs.

— Je doutais que j'eusse le bonheur de lui plaire, murmura le jeune homme, déconcerté, et j'attendais un encouragement.

— Bon ! s'écria la duchesse. Ne faudra-t-il pas, pour sauver votre amour-propre, qu'elle vous fasse les honneurs de sa personne ?

— Mon Dieu, madame, dit humblement M. de Kergan, retenant à grand peine une joie qui ne demandait qu'à déborder, je suis prêt à tous les sacrifices que vous exigerez !

— Oh ! cousin, tenez-vous en haleine, car celui-là n'est pas le plus grand que je veuille vous demander.

— Chère Jacqueline, reprit plus haut la jeune femme, la tapisserie te rend muette, et voilà ce pauvre M. de Kergan qui cherche en vain à qui parler. »

Mademoiselle de Breuilly, ainsi interpellée, se mêla à la conversation et finit même par absorber M. de Kergan, tandis que la duchesse retombait dans sa rêverie. Elle laissait errer son esprit vers ces régions inconnues qui lui retenaient son bonheur, tout en ébauchant des projets dont l'exécution lui paraissait assez difficile.

— N'en déplaie au service du roi, s'écria la chanoinesse qui semblait avoir pris à tâche de se venger sur sa nièce des fautes de son jeu, M. le duc de Châtellerauld devrait être ici.

— Mon Dieu, madame, répondit la duchesse, M. le duc a bien le temps de venir contempler nos écussons.

— Mais ma nièce, il n'en aurait que plus d'estime pour nous s'il venait constater le cas que les morts faisaient de leur maison.

— Merci bien, ma tante ! Mais si son estime n'est fondée que sur nos armoiries, je crains que chaque année écoulée n'en diminue, à ses yeux, la qualité.

— Ma nièce, je ne saurais me faire à vos railleries perpétuelles, sur un sujet si respectable.

— Pardonnez-moi, ma tante ; mais c'est que je ne

saurais, non plus, m'habituer à la liberté que prend M. le duc de nous oublier.

— M. le duc ne nous oublie pas; il est retenu à l'armée. Et, malgré ce que je disais tout à l'heure, nous ne pouvons vouloir qu'il néglige le service du roi.

— Alors, ma tante, laissez-moi regretter de ne pas appartenir au noble chapitre dont vous avez si éloquemment fait briller les attraits à mes yeux. Mais, j'espère bien, avant ma mort, atteindre à ce bonheur! Et si madame de Salm veut me laisser sa succession, je ne pense pas que rien puisse manquer à ma félicité.

— Madame la duchesse, répondit avec emphase la chanoinesse, l'illustration de votre race exige que vous puissiez perpétuer son nom; et il vous refuse le droit de l'ensevelir dans un chapitre, où j'ai été placée, moi, pour l'honneur du mien!

Et, ce disant, la bonne dame leva au ciel des yeux qui témoignaient, par leur expression résignée, de la violence qui avait dû lui être faite.

— Oh! bien, madame, répliqua la jeune duchesse, je ne parais guère être appelée à perpétuer autre chose que l'ennui qui nous enveloppe. Mais, quelle compensation, quand je me trouverai encadrée et placée dans notre illustre galerie, vis-à-vis de madame la marquise de Lansac, que j'aurai le plaisir de voir de face, après en avoir été contemplée toute ma vie!

Cette réponse devait attirer les foudres de la chanoinesse. Mais, rappelée au jeu, par un coup de maître de l'abbé, elle exhala ses plaintes sur la malchance qui l'avait poussée toute la soirée; et elle continua à perdre, jusqu'à l'heure où chacun dut rejoindre son appartement particulier.

Rentrée dans le sien, la duchesse y retrouva dame Gertrude, sa nourrice. La bonne femme ne dut sûrement pas la distraire des projets qui l'avaient absorbée, et des pressentiments auxquels les indiscretions de M. de Kergan venaient de donner un corps.

V

Le 20 octobre 1702, Versailles était en fêtes. Le comte d'Ayen, neveu de madame de Maintenon, venait d'y apporter les drapeaux et les étendards pris à Friedlingen; et le comte de Choiseul, capitaine de cavalerie, chargé d'une lettre du maréchal de Villars, pour le roi, comblait Sa Majesté de joie, par la nouvelle d'un passage assuré sur le Rhin.

Le 22, le duc de Châtellerauld arrivait apportant le détail de la victoire et celui des pertes énormes des ennemis. Il était reçu, à la cour, avec l'enthousiasme qu'y avait excité la relation écrite, par le Maréchal, de la belle conduite du duc. A la tête de la cavalerie, et chargé de soutenir, sans tirer, le choc des ennemis, il ne s'était ébranlé qu'à cent pas d'eux, culbutant les cavaliers impériaux et décidant du sort de la bataille de Friedlingen.

C'était donc en héros que revenait le duc de Châtellerauld. Et les dames, toujours charmées de ses grâces et de son grand air, ne lui ménageaient pas les témoignages d'admiration.

Donc, la cour était en fêtes, et les bals s'y succédaient.

Ce soir-là, madame la duchesse du Maine en donnait un à madame la duchesse de Bourgogne. La future dauphine n'était pas encore arrivée, et les courtisans, groupés selon leur choix, devisaient des mille et un riens qui formaient l'histoire de la cour, quand elle n'était pas agitée par de grands événements.

Le duc de Châtellerauld, fort entouré, prétendait avoir oublié la carte du pays. Pendant qu'il écoutait les menus propos de son cercle, il laissait errer ses yeux sur cette réunion de jolies femmes, lesquelles ne perdaient rien à être venues après les beautés qui avaient fait tant de bruit à l'aurore du grand roi.

En ce moment même où le duc cherchait à qui adresser ses nouveaux hommages, madame la duchesse de Bourgogne faisait son entrée.

Régulièrement laide, mais avec des yeux et un teint admirables, un sourire expressif, une démarche de reine, la princesse apportait avec elle une aisance et une gaieté se communiquant à tous ceux qui l'approchaient.

Elle était suivie de sa maison; mais ses dames se confondirent dans la foule, à l'exception de la duchesse du Lude, sa dame d'honneur, et d'une seconde personne qui attira instantanément tous les regards.

C'était une toute jeune femme dont la royale beauté ressortait encore sous une profusion de diamants qui couvraient son cou, et se mêlant à ses cheveux, leur formaient un diadème. L'éclat de cette parure accentuait le regard profond de deux grands yeux bleus foncés, trop expressifs pour n'être pas quelquefois trop éloquents.

Le duc de Châtellerauld, rendu muet, un instant, par cette apparition inattendue, se retourna vers le comte d'Ayen, son ami.

« Comte, demanda-t-il, vous qui êtes un peu dans le secret des dieux, quelle est cette divinité inconnue? »

— Ah! mon cher duc, je savais bien qu'elle éveillerait votre intérêt. Mais prenez garde! Elle est, à la cour, sous de hautes protections; et, de plus, vos ailes pourraient se brûler en vain à la flamme de ses beaux yeux; car cette jeune beauté professe un dédain absolu pour les fadaises d'usage dont notre monde compose son esprit.

— Tout cela, comte, ne me dit pas qui elle est, ni d'où elle vient?

— Il me serait difficile de répondre catégoriquement à vos questions. Il y a seulement quelques jours qu'elle a été présentée officiellement. Le roi et madame de Maintenon en ont parlé avantageusement et avec un intérêt non dissimulé. Elle porte un nom ancien que l'on croyait éteint: on l'appelle madame d'Avau-gour. Elle est la nièce de la vieille marquise de Laval, et, par cela même, grandement apparentée et soutenue. Elle est aussi, dit-on, malgré sa jeunesse, dame chanoinesse du chapitre de Denain; et, à tous ces titres que le roi paraît lui reconnaître, elle a droit aux honneurs des femmes titrées.

— Je vois bien qu'on les lui rend. Mais ses charmes seuls lui créeraient des droits à des honneurs plus grands encore. Quelle fleur de beauté!

— Bon! vous voilà déjà enflammé!

— C'est que je n'étais pas préparé à tant de grâces! Cher comte, présentez-moi donc?

— Dieu m'en garde, monsieur le duc! Oubliez-vous

que madame de Laval représente le dragon du jardin des Hespérides? Elle ne me pardonnerait pas les hommages, peut-être trop empressés, que vous voulez mettre aux pieds de sa nièce! A moins, acheva le comte en riant, que vous ne vous recommandiez de sa parenté?

— Ah! non, reprit vivement le duc; cela achèverait de brouiller mon ménage! Mais, puisqu'elle avait deux nièces, que ne m'a-t-elle offert celle-là?

— C'est alors, répondit le comte riant plus fort, que vous auriez préféré l'autre?

— Eh! parbleu, voilà mon parrain, s'écria le duc, voyant s'avancer vers lui un personnage boiteux, devant lequel on s'écartait respectueusement. Je vais demander à M. le duc du Maine le service que vous me refusez.

— Monseigneur, dit le duc au prince, en le saluant, je prie en vain M. le comte d'Ayen de me présenter à ce nouvel astre, dont madame la duchesse du Maine a orné sa cour, ce soir, et qui ne me paraît pas un des moins brillants satellites de madame la duchesse de Bourgogne.

— Vous parlez de madame d'Avaugour? demanda le duc du Maine. Venez donc, ajouta-t-il avec cette politesse affectée, par laquelle il tâchait de se faire pardonner son titre usurpé de prince du sang: je serai trop heureux de vous servir de caution.

Et s'avancant, suivi du duc, le prince arriva près de la jeune femme, dont les regards étaient distraitemment occupés. Ils accusaient une indifférence singulière, pour un spectacle aussi nouveau que la cour, à une personne qu'on prétendait y arriver seulement.

« Madame, dit le duc du Maine, en s'inclinant et s'effaçant aussitôt, M. le duc de Châtellerauld sollicite l'honneur de vous être nommé.

— Monseigneur, répondit madame d'Avaugour, avec un tressaillement très vite réprimé, les succès, en tous genres, de M. le duc de Châtellerauld ont rendu

son nom trop illustre, pour qu'il soit inconnu, même à une étrangère comme moi. »

Il y avait, dans la manière dont la jeune femme accentua ces mots, un mélange de finesse et d'ironie qui déconcerta légèrement le duc. Il dut toutefois saluer, avec un air reconnaissant, une phrase ne paraissant prononcée que pour le flatter.

« Madame, dit-il, je ne serais pas peu fier de telles paroles, si je ne préférerais devoir votre intérêt à quelque chose de plus méritoire, que des succès dont je partage l'honneur avec tant d'autres!

— Monsieur le duc, mon intérêt se trouve tout acquis à votre gloire! Mais quelle valeur y pouvez-vous attacher, venant d'une inconnue?

— La place que vous avez conquise en un seul jour, madame, ne vous dit-elle pas quelle puissance vous donne une beauté que la cour proclame et devant laquelle chacun s'incline.

— La cour, monsieur le duc, me paraîtrait bien peu digne de tout ce qu'elle renferme, si la prétendue beauté, que vous voulez bien me reconnaître, suffisait seule à y créer une puissance qui serait, en tout cas, bien éphémère.

— Quels autres devoirs, madame, pourraient imposer ces lieux-ci à une femme, sinon ceux qui consistent à plaire et à charmer?

— Est-ce donc là, monsieur le duc, le seul mobile de tout ce qui s'y passe?

— L'unique, madame.

— Et je dois supposer, demanda ironiquement la jeune femme, qu'ici, votre opinion a force de loi?

— Certainement, répondit le duc en riant.

— Sera-t-il permis d'en appeler?

— Dans quel intérêt?

D'Ast.

(La suite au prochain numéro.)

CHÂRADE

Si tu veux guérir mon premier
Frotte-le vivement avec mon dernier.
Mais si tu veux parer ta dame,
Et lui donner un fort bon air,
Pique une tête entre deux lames
Et viens me prendre au fond des mers.

Explication du Métagramme du 23 Août : *Eve, rêve, fève et sève.*

Les Patrons suivants seront donnés en Septembre :

- Le 6 Septembre. — Corsage, costume de jeune fille. — Jupons pour fillette. — Corsage, — Corsage de dessous. — Tablier de jardin.
- Le 13 Septembre. — Patron découpé : Robe à panneaux boutonnés.
- Le 20 Septembre. — Corsage, toilette de diner. — Corsage, tunique, jupe, toilette de mariée. — Costume de petite fille.
- Le 27 Septembre. — Patron découpé : Manteau pour fillette de dix ans.

Suite de la Layette
de la
MAISON LECKER ET GENEVOY
rue de Rohan, 3.



Serviette pour baby.

Serviette pour baby. — Frangée au bas et brodée en coton de couleur d'un groupe de bébés; au contour, point russe.



3186 Botte en faille brodée de marguerites au point lancé.

Soulier en cachemire soutaché, avec nœud et patte boutonnée.



3165

Tablier en toile bleue, brodé en coton écru.



3159

Bavoir en piqué satin brodé à la minute.

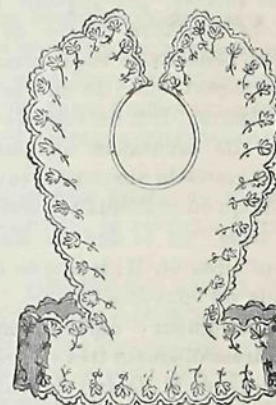
Bavoir à ceinture s'attachant derrière. — Au contour un feston feuille de rose avec une fleurette dans chaque écaille.

Bavoir en piqué satin brodé à la minute. — Au contour un entre-deux et une dentelle froncée.



3163 Tablier en brillant.

Tablier en toile bleue brodé en coton écru. — A l'encolure décollée, une berthe brodée croisée devant. Poche avec revers rappelant la disposition de la berthe.



3158

Bavoir à ceinture s'attachant derrière.

Tablier en brillant. — Le devant est froncé à l'encolure carrée et à la taille, et cette partie blouse se trouve cernée par une bande brodée posée en bretelle. Une ceinture en brillant est montée de chaque côté des trois rangs de fronces du milieu de la taille; elle maintient l'ampleur du dos. Manche longue à parement rehaussé de broderie.

A ce numéro sont joints la gravure coloriée 4483 et un Supplément de travaux :

Grand col et manchette pour enfant. — Bavoir aux points de chaînette et de fantaisie. — Bavoir-corsage. — Monogramme au plumetis. — Initiales pour mouchoir. — Deux carrés pour tapis à broder au point de croix.